

Jean-Marcel Paquette (Université Silpakorn, Bangkok)<sup>1</sup>

## **L'Homme de l'Histoire et le Grand Artiste** **(Charles de Gaulle et André Malraux)**

Rappelons d'abord brièvement les faits :

L'Allemagne en guerre occupe la France en juin 1940 (2483<sup>2</sup>), mais dès le 18 de ce mois, le général de Gaulle, alors pratiquement inconnu, lance de Londres où il s'est réfugié, un appel à tous les Français en vue d'une résistance à outrance et sans condition à l'occupation étrangère; il crée ainsi le gouvernement en exil de la *France Libre*. André Malraux est alors caporal dans l'armée française, bientôt prisonnier, puis résistant, de nouveau prisonnier, enfin créateur de la célèbre brigade *Alsace-Lorraine*, laquelle ne déposera les armes qu'au moment de la Victoire. À la Libération de Paris en mai 1945 (2488), de Gaulle devient chef de l'Etat, mais l'impossible politique des partis traditionnels l'entraîne à démissionner six mois plus tard, en janvier 1946 (2489); quelques semaines plus tôt, il avait demandé à rencontrer un certain écrivain, déjà avantageusement connu, du nom d'André Malraux, dont il avait entendu parler comme d'un homme considérable pour sa vision de l'histoire; après un long entretien, qui ne porta que sur l'histoire précisément, le Général fit de lui, d'abord, un conseiller

---

<sup>1</sup> Jean-Marcel Paquette est un écrivain de grande renommée connu sous le nom de Jean Marcel. Voir <<http://www.decourberon.com/jeanmarcel/index.htm>>. (NDLR.)

<sup>2</sup> La date figurant entre parenthèses fait référence au calendrier bouddhique, en vigueur en Thaïlande où a été prononcée cette communication. (NDLR.)

technique attaché à son cabinet, puis le nouveau ministre de l'Information. De Gaulle quittant la scène politique, Malraux l'abandonna aussi; il n'aura été ministre que six semaines. Mais il sera sa vie durant le fidèle et inséparable compagnon du héros de la Libération.

Douze ans plus tard, en mai 1958 (2501), la France, alors tragiquement déchirée par la guerre qui sévit en Algérie, fait de nouveau appel au général de Gaulle, qui revient au pouvoir en sauveur encore une fois, le 13 mai. Pendant ces douze années de retraite volontaire du Général, un mouvement s'était dessiné, le R.P.F. (*Rassemblement du peuple français*) pour espérer et en quelque sorte provoquer le retour du général de Gaulle à la tête de l'État; Malraux est de ce mouvement presque sans en être, mais grand orateur de toutes les assemblées publiques, fidèle à la seule personne du Général. Il croit fermement, comme il le croira jusqu'à la fin, que l'homme qui a sauvé la France une fois est seul en mesure de la ressusciter et de lui donner, dans les contingences d'un monde nouveau, une mission digne de son passé historique. Lors de ce retour du Général, en 58, Malraux est nommé cette fois ministre de la Culture – ministère qu'il est appelé à créer de toutes pièces – il le restera jusqu'au second départ du général de Gaulle en 1969 (2512), à nouveau démissionnaire devant la pagaille où les événements de Mai 68 avaient replongé la France. Le Général mourut en novembre 1970 (2513); André Malraux le suivit, dans le même mois, six ans plus tard.

Homme d'action, l'écrivain avait participé à tous les grands combats du siècle, aux côtés des opprimés : l'Indochine, la Guerre civile espagnole, la Résistance française – à plus de 70 ans, encore, il avait offert de prendre lui-même le commandement d'un bataillon au Bangladesh – il faudra Indira Gandhi elle-même pour l'en dissuader...

Les faits et dates ainsi posées sur l'échiquier du temps et de l'espace, voici maintenant l'analyse et la réflexion principale qu'il convient d'en tirer à partir d'un livre que Malraux publie en 1971 (2514), *Les chênes qu'on abat...*

Lorsque, quelques semaines seulement après la mort de De Gaulle, André Malraux entreprend de préfacier, sous ce titre, une collection d'extraits qu'il a tirée, pour la circonstance, du second tome de ses *Antimémoires* (encore inédit et en cours de rédaction) et qu'il a consacrée à un entretien avec son grand homme après son départ du pouvoir, il s'étonne d'abord que l'on ne possède aucun dialogue écrit de ce qu'il appelle *un homme de l'histoire avec un grand artiste...* Alors que de tels dialogues ont pourtant historiquement eu lieu : Alexandre avec ses philosophes, Ibn Khaldoun avec le grand Tamerlan, Michel-Ange avec le pape Jules II, Voltaire avec Frédéric II de Prusse, Diderot avec la Grande Catherine de Russie, Goethe avec Napoléon... et bien d'autres aussi sans doute. Ce regret exprime de ce que Malraux veut ici nous suggérer mais qu'il ne nous dit pas : «*Suivez-moi bien, en voici enfin un!*»

Cet entretien a eu lieu, Malraux le précise lui-même, à la résidence du Général à Colombey-les-Deux-Églises, le jeudi 11 décembre 1969, à égale distance d'à peu près un an entre son départ du pouvoir et sa mort. La séance en a duré de la fin de la matinée (il y aura un déjeuner pendant lequel l'entretien se poursuivra) jusqu'à *la nuit tombante*, est-il indiqué à la dernière ligne du récit. Mais des témoins dignes de foi affirment cependant qu'il est quinze heures au moment du départ de Malraux; l'écrivain précise encore qu'en lui tendant la main, le général *regarde les premières étoiles...* à 15 heures de l'après-midi ! Jean Lacouture, qui a écrit une admirable biographie du Général et une non moins admirable de Malraux, s'interroge en historien sur cette distorsion des faits, mais répond en poète : «Il y a des gens qui voient les étoiles à midi : ce sont ceux-là qui,

un 18 juin 1940, croient en quelque chose.» Ceci dit pour bien montrer que Malraux met en scène cet entretien bien réel mais dans une perspective toute *imaginaire*, de façon à donner à tous les propos qui s'y tiennent une dimension quasi mythique, en tout cas hors du commun des rencontres humaines. *La nuit qui tombe* de la dernière ligne, lui permet de proférer les derniers mots dramatiques de son livre : *la nuit qui ne connaît pas l'Histoire...* Nous voici en pleine vision mythique. Aussi, donc, en pleine création...

Mais revenons encore à la préface, où Malraux regrettait qu'il n'y eût pas de dialogue littéraire connu entre un grand homme et un grand artiste... Il reconnaît toutefois qu'il y a eu des tentatives : «Victor Hugo ressuscite pour nous ses conversations avec Louis-Philippe, mais qu'importe Louis-Philippe ?» Dans ce cas, c'est le grand homme, autrement dit, qui faisait défaut devant le grand artiste. À l'inverse, nous possédons certes des entretiens de Napoléon avec le maréchal Bertrand, mais *Bertrand n'était pas un écrivain...* ajoute péremptoirement Malraux, qui rejette donc du revers le main ces tentatives somme toute louables mais plutôt velléitaires... faute d'un enjeu essentiel. Lui, cependant, fera de son entretien une fresque sans pareille, voici comment...

Constatons d'entrée de jeu qu'il ne se transforme pas en journaliste, ni en reporter posant des questions à une vedette, ni même en sténographe d'un monologue. Il s'agit vraiment d'un entretien, d'un dialogue, où de Gaulle, par la plume de Malraux, lui pose autant de questions que Malraux lui en posera lui-même, chacun intervenant au gré de la spontanéité ou de la digression, allant jusqu'à couper parfois la parole à l'autre...

Son art ne consistera pas seulement en finesses de conversation, mais en véritable description *dramatique* du cadre de l'entretien, qu'il intègre à son dessein de lui donner

une dimension digne des interlocuteurs. Ce cadre est réparti en trois volets, qui sont comme les chapitres du livre, chacun correspondant à l'espace de l'entretien : 1. le *cabinet* de travail où le Général reçoit d'abord son ancien ministre et compagnon 2. la *salle à manger* où a lieu le déjeuner, sans doute avec des convives (dont un seul est à peine esquissé par son nom) que Malraux rend toutefois muets – sauf Madame de Gaulle, qui intervient brièvement à deux reprises 3. dans le *salon*, enfin, où l'on s'installe pour le café traditionnel d'une fin de repas français; ce sera étrangement le volet le plus étendu. Après quoi, Malraux quittera son héros, qu'il vient de voir pour la dernière fois... Tout autour de *la Boisserie* (c'est le nom du domaine du Général), Malraux signale à tout instant de son récit les grands espaces et la neige de saison...

Sa technique principale est de mêler à celle de De Gaulle sa propre réflexion, si bien qu'il advient à maintes reprises que l'on ne sait plus, au milieu des tirets de dialogues, des parenthèses et des guillemets, lequel des deux a la parole... Cette imprécision ajoute à l'entretien l'allure d'un long monologue, comme s'il était plutôt celui de Malraux lui-même, et seul.

Nous entendons non seulement les paroles que le Général dit en cet instant précis, mais des phrases ponctuées qu'il a dites jadis à son ministre..., si bien qu'aux nuances en clair-obscur de l'espace même de la conversation se dessine une imprécision temporelle des interventions.

L'entretien garde son fond de réalité familière et quotidienne, je dirais même parfois de banalité, comme dans les détails des tableaux flamands que Malraux aimait tant : un chat saute sur le bureau; on est interrompu par un visiteur impromptu que l'on n'éconduit toutefois pas, l'arrivée soudaine des épreuves d'un livre que le Général doit corriger en vue d'une publication prochaine (il s'agit des *Mémoires d'espoir*, qui

paraîtront après sa mort et dont je parlerai tout à la fin de cette communication). Tout cela donne à la fresque sa teneur d'ombre, sa modulation improvisée... avec un art qui est bien celui de l'écrivain, plutôt que celui de la vie. Et l'on assiste en direct à un véritable tournoi d'anecdotes et de citations...

C'est ainsi que non seulement de Gaulle sera son interlocuteur (privilegié, somme toute), mais aussi d'autres grands de l'histoire, qu'il a déjà rencontrés : Trotski, Einstein, Nehru, Mao Tse Toung, le Shah d'Iran, Staline, John Kennedy, qu'il appelle brièvement à la barre pour témoigner tantôt d'une pensée, tantôt d'un évènement... toujours de sa propre conception profonde et tragique qu'il se fait de l'histoire humaine. Les sujets abordés par de de Gaulle sont aussi ceux que l'on retrouve comme une obsession dans l'œuvre de l'écrivain : la foi religieuse, la mort, l'avenir du monde et particulièrement de la France, mais aussi la peinture, la sculpture grecque, celle du moyen âge, tous sujets emmêlés à celui des chats ou des difficultés de la langue française. Mais ces matières sont constamment prétextes à créer, par une incise, un mot ou une exclamation, une réverbération dans l'ordre des préoccupations philosophiques...

Je vous ai évidemment fait grâce du détail de ce qui est réellement dit sur toutes ces matières, d'une part parce que ce ne serait que répéter ce que vous pouvez aller lire vous-mêmes; d'autre part, parce que j'ai voulu plutôt insister sur la *façon* dont ce livre est fait et révèle sa véritable signification à travers sa structure, laquelle n'est pas toujours apparente au cours d'une première lecture.

Nous pouvons affirmer qu'au total, et à la lumière de ce considérable dialogue de *l'homme de l'histoire* et du *grand artiste*, c'est presque en artiste que de Gaulle

concevait sa mission dans l'histoire de la France; et c'est assurément en homme d'action que l'écrivain Malraux a conçu la sienne dans l'ombre du Général...

Une longue collaboration, qui avait commencé par un entretien dans les bureaux du Général en décembre 1945, s'achève par un autre entretien transformé ici en un long duo lyrique à l'unisson. Jamais n'aura été aussi juste l'assertion de La Bruyère : «*Le grand capitaine va de pair avec le grand hommes de lettres.*» Seulement, ici, on ne sait plus lequel est l'un et lequel est l'autre... Peut-être se confondent-ils en un seul, tant l'un a, pendant près d'un quart de siècle, songé les visions de l'autre... En tout cas, dans le triptyque que Malraux en brosse pour nous, la plume et l'épée deviennent indiscernables; peut-être sont-elles un seul et même instrument... de guerre et d'art à la fois.

...De son côté, Charles de Gaulle n'eut jamais qu'une seule phrase, dans toute la masse de ses écrits (*Discours et Mémoires*), sur André Malraux, mais elle éclaire tout de sa relation avec son ami, son ministre, son interlocuteur. Au moment où il reçoit Malraux à Colombey ce 11 décembre 1969, il reçoit aussi, si vous vous souvenez bien, lorsqu'il est dans son cabinet de travail, les épreuves à corriger d'un livre qu'il vient d'écrire : il s'agit des *Mémoires d'espoir*, qui font suite à ses *Mémoires de guerre*. Évoquant la réunion du premier Conseil de la présidence lors du retour au pouvoir de 1958, on y trouve la phrase unique et définitive : «À ma droite, j'ai et j'aurai toujours André Malraux. La présence à mes côtés de cet ami génial, fervent des hautes destinées, me donne l'impression que, par là, je suis couvert du terre à terre. L'idée que se fait de moi cet incomparable témoin contribue à m'affermir. Je sais que dans le débat, quand le sujet est grave, son fulgurant jugement m'aidera à dissiper les ombres.» (*Mémoires d'espoir*, tome I, *Le Renouveau*, p. 285.)

On en retiendra trois choses : *j'aurai toujours* (la fidélité indéfectible du ministre Malraux); *l'ami génial* (l'art consommé de l'écrivain Malraux); *son fulgurant jugement* (l'intelligence du critique Malraux). Avec ces trois hautes qualités, qu'il eut à un point éminent, André Malraux, peut, lui aussi, d'ores et déjà, entrer de plain-pied dans l'*Histoire*, toujours à la droite de son *grand capitaine*...

\*

Colloque *Le Centenaire de la naissance d'André Malraux*, organisé par Mme Sodchuen Chaiprasathna, professeure, à Université Silpakorn de Bangkok, les 27-28 novembre 2011.

\*

Pour citer ce texte :

Jean-Marcel PAQUETTE, «L'Homme de l'Histoire et le Grand Artiste (Charles de Gaulle et André Malraux)», communication proposée au colloque *Le Centenaire de la naissance d'André Malraux* à l'Université Silpakorn de Bangkok les 27 et 28 novembre 2011. *Présence d'André Malraux sur la Toile*, art. 99, mai 2011. Texte mis en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2011, URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles.html>>, article consulté le [date exacte de la consultation].